

— **J**'ai besoin de faire le deuil d'un enfant vivant.
Et je ne sais pas comment faire ça.
C'est ce qu'Anna a répondu à la dame assise en face d'elle quand celle-ci lui a demandé pourquoi elle venait consulter.

Un enfant qui vient de mourir et qu'on doit laisser partir, à qui on doit faire des adieux définitifs ; le corps qu'on doit mettre en terre ou envoyer à l'incinération, pour repartir ensuite avec ses souvenirs et son immense chagrin à jamais tatoués sur le cœur... Ça, elle pouvait arriver à l'imaginer, même si ça lui semblait être la chose la plus difficile à accomplir pour un parent. Mais quitter un enfant vivant, même si c'est pour son bien, comment arrive-t-on à faire cela ?

A nna va à la pêche dans ses souvenirs. Au hasard. Elle attend sagement que quelque chose remonte à la surface. S'accrocher à n'importe quoi ! Pour comprendre. Elle a tellement erré dans cette forêt de pourquoi...

Ce n'est pas un geste qui se présente, ni certains mots qui surgissent du passé, encore moins une image saisissante ou rassurante. Ça ne goûte rien pour le moment, mais l'odeur s'infiltré dans son cerveau, se répand et prend tout l'espace. L'arôme très concentré est, à la limite, un peu écœurant. C'est sucré, collant. Mais c'est exactement ça. Le parfum de gomme balloune au raisin bleu. Son fils a senti la gomme balloune au raisin bleu toute l'année de ses dix ans. Si elle repense à cette époque, c'est ce qui lui vient en

premier. Ça, cette odeur persistante, et les chansons – étaient-ce vraiment des chansons? – de Kiss, puis celles de Guns N' Roses. C'étaient les deux groupes préférés d'Arnaud. Il les écoutait en boucle sur son baladeur, au lit pour s'endormir. L'appareil réglé en permanence à plein volume, le son parvenait même à Anna à travers la porte de sa chambre. Elle avait beau lui suggérer de baisser le son, lui prédire une surdité hâtive, rien n'y faisait. Guns N' Roses s'obstinait et hurlait à tue-tête dans ses oreilles de gamin. Anna n'arrivait pas à comprendre comment il réussissait à s'endormir avec ces cris de mort. Mais il y arrivait. Il existe toutes sortes de berceuses!

Une fois de plus, les voilà tous les deux revenus à la case départ; un peu à la manière du jeu où l'on trouve sur une planche serpents et échelles qui s'entrecroisent – un jeu qui les a occupés si souvent. Anna pense que les dés sont truqués. Elle a beau s'accrocher de toutes ses forces, elle glisse inexorablement. Elle fait rouler sur la surface les petits cubes oblitérés de points noirs, et le sort en est jeté. Alors qu'elle croyait atteindre une zone confortable, après avoir évité tant d'écueils, la voilà projetée vers le vide, vers le bas. Tout est à recommencer. Une fois de plus.

Cela faisait plus de cinq mois qu'il n'avait pas donné de nouvelles. Une espèce de statu quo. Un silence qui faisait du bien, en quelque sorte. Ne pas

tout savoir, ne pas avoir à tout supporter. Vivre tranquillement, au jour le jour, sans coup d'ascenseur brusque qui fait perdre l'équilibre, sans montagnes russes qui tordent les boyaux à chaque détour et qui donnent envie de rendre l'âme. Un arrêt dans le temps. Une sortie de route sans danger, calme, dans une aire de repos ouatée, quelque part dans les limbes.

Elle prenait tranquillement son petit-déjeuner lorsque le téléphone a sonné. Machinalement, elle a décroché. Aucune réponse au bout du fil. Elle a eu beau dire à répétition le « Allô ? » qui sert de sésame : silence radio. Elle a raccroché, croyant qu'il s'agissait d'une erreur. La sonnerie a retenti de nouveau et, encore là, aucune manifestation de l'appelant. Elle a pensé qu'il devait s'agir, une fois de plus, d'un de ces appels automatisés faits par une machine qui prend un temps fou à se mettre en marche pour nous annoncer un paiement en retard ou encore qu'on a gagné une croisière.

Trois tentatives plus tard en provenance d'un numéro toujours masqué, après les nombreux « Allô ? Allô ? » sans réponse, sa voix.

— Maman ? C'est moi.

— ...

— Ça va ? Moi... je... je suis à l'hôpital. Je dois sortir cet après-midi.

— ...

— J'ai encore eu une cellulite. Au pied, cette fois-ci. Ça a pris un temps fou à guérir.

— Ah bon ! Ça va mieux ? réussit-elle à prononcer.

— Si on veut...

— Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de tes nouvelles.

— Je t'en donne, là. J'appelle pour te rassurer...

— C'est gentil.

— C'est la deuxième fois que je vais à l'hôpital depuis que je t'ai parlé. L'autre fois, c'était...

Un long silence entre eux. Un gouffre.

— J'ai fait une tentative de suicide.

Anna ne sait pas quoi répondre à ça. Avant, elle aurait hurlé dans le combiné comme une mère affolée, qui veut comprendre, qui veut des explications, quelles qu'elles soient. Elle l'aurait secoué, aurait tenté de le raisonner. Proposé des solutions. Plus maintenant.

Elle est trop fatiguée, elle n'a plus d'arguments, elle sait qu'elle ne peut plus le protéger de lui-même. Surtout, elle ne peut plus le sauver. Mais lui a besoin de s'adresser à elle... De la rassurer, comme il dit.

— Je... je me suis injecté de l'héroïne. Je voulais en finir.

Anna frémit. Jusque-là, à sa connaissance, il avait touché à l'héroïne, mais en la « sniffant » et non en l'introduisant dans ses veines.

— J'espérais que ce serait la bonne dose...

Elle s'en veut terriblement de cette pensée qui traverse son esprit, qui s'immisce en elle : *Meilleure chance la prochaine fois!*

Elle sait pertinemment que, si ce n'est pas le Fentanyl, ce sera la rue qui aura raison de lui.

Elle finit par lui demander si on lui a offert les soins nécessaires durant son séjour à l'hôpital.

— Oui.

— Est-ce qu'on t'a proposé un suivi à ta sortie? — Oui.

— Est-ce que tu y es allé?

— Non.

Aнна tient une photo. On y voit Arnaud, la tête pleine de boucles souples renversée vers l'arrière. Abandonné. Le petit rit à gorge déployée. Comme ça, pour rien. Parce que la vie est simple et belle.

Parce que quelqu'un a dit quelque chose de drôle, parce que le chat a fait une cabriole, parce qu'un gros pet sonore vient de s'échapper de lui... parce que... ses yeux brillent de mille feux. Il a deux ans. Il respire le bonheur.

Et Anna rit, elle aussi.

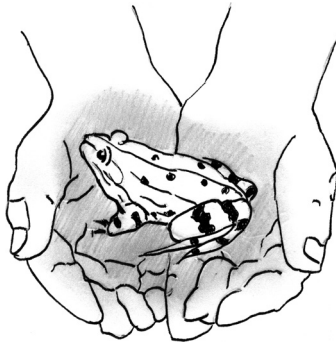
On est maintenant à des années-lumière de cette image de ravissement.

Elle ne sait pas si un jour le rire reviendra tinter dans sa gorge.

Un deuil à faire. À ajouter à tous les autres déjà faits.

Une autre photo, un autre deuil, où il tient une grenouille dans le creux de sa main. Son trésor. Il a cinq ans. Il l'avait surnommée Déling... Allez savoir pourquoi. Déling a disparu un jour.

Lui aussi.



Lorsqu'il partait chez son père pour le week-end, Arnaud s'inquiétait pour Anna. Fidèles à leurs habitudes, le père et le fils avaient établi au préalable un horaire très chargé de sorties, d'activités. Et sa mère ? Qu'est-ce qu'elle allait faire pendant toute cette fin de semaine sans lui ?

Au début, Anna avait déclaré qu'elle prendrait de longs bains chauds dans lesquels elle se laisserait bercer, un verre de vin dans une main et un livre dans l'autre. Et le reste du temps ? Qu'allait-elle faire ?

« Rien », avait-elle répondu, trop heureuse d'avoir quelques heures de liberté pour se reposer, flâner, « aaarien » faire, comme son fils avait l'habitude de dire.

Puis elle s'était rendu compte que ce repos tant désiré peinait Arnaud. Ce dernier avait l'impression qu'il abandonnait sa mère à son triste sort alors que lui... Ça se voyait sur son visage. Toutes les occupations auxquelles elle avait envie de s'adonner n'avaient rien d'intéressant aux yeux de son fils.

Elle le voyait au sortir de la voiture de son père, à son retour. Il était heureux, rieur, ravi de sa fin de semaine. Mais lorsqu'il franchissait la porte de la maison, il ne restait plus dans ses yeux aucune trace de cette joie. Il n'y avait que de la culpabilité.

Alors Anna, pour rassurer Arnaud, s'inventait chaque fin de semaine où il était chez son père des sorties auxquelles elle ne participerait absolument pas, se contentant de détente dans la baignoire, de séances en pyjama devant la télé ou de longs moments de lecture. Pieux mensonges.

Son fils retrouvait le sourire. Sa mère avait des fins de semaine bien remplies, même sans lui.

La tête d'Anna part en vrille une fois de plus. Elle est plongée dans le noir. Elle respire à peine, recroquevillée sur elle-même. Dans son cerveau, les idées se bousculent, toutes plus sombres les unes que les autres.

Depuis que son fils séjourne dans la rue, Anna a toujours froid.

Comment continuer d'exister quand on ne sait pas où est l'autre ? Ni dans quelles conditions il vit, il survit ? Sans savoir même s'il est toujours de ce monde ?

Arnaud lui a répété à maintes reprises – lorsqu'il daignait lui faire signe – qu'il se débrouillait assez bien. « C'est pas si pire. »

Mais le pire, Anna l'entrevoit certaines nuits, ou le jour, lorsqu'elle baisse sa garde. Elle sait de quoi

il est fait. Il s'infiltré en catimini dans les couloirs de son cerveau. Elle a beau tenter de l'éloigner, de le chasser, de le terrasser, rien n'y fait. Il est tenace, il a la dent longue et la langue fourchue. Le pire a compris comment faire mal à Anna, il sait quoi lui susurrer à l'oreille pour l'anéantir. Il s'installe à demeure et la tient éveillée jusqu'au matin. Ou encore il l'empêche d'accomplir quoi que ce soit dans sa journée. Il laisse échapper négligemment quelques questions qui resteront sans réponse. Anna se les repasse en boucle. Et le pire se faufile jusqu'à son cœur et s'agite dans ses entrailles.

La douleur est la seule présence de l'absent.

— **A**u fait, c'est pas ta fête bientôt?
— Euh... C'est déjà passé.
— Ah bon ! Ben, bonne fête en retard !

— Bonne fête des Mères !
— Euh... C'est pas maintenant, c'est dans deux, trois semaines, je crois.
— Bon, ben, bonne fête des Mères en avance !

C'est l'intention qui compte, non ?

Anna le sait maintenant. Son fils est lent. Lent à réagir, lent à agir. Il a toujours fait les choses à sa manière, à son rythme. Il aime bien s'entortiller sur lui-même, ne pas bouger. Dormir. Dormir béatement jusqu'à avoir un peu de salive au coin de la bouche.

Elle se souvient de ce bord de mer où elle l'emmenait en vacances lorsqu'il était enfant. Un petit ami l'accompagnait quelquefois, ce qui laissait un peu de temps à Anna pour lire tout en jetant des regards aux « flos » qui construisaient des châteaux de sable.

Cette fois-là, il a à peine trois ans. Il ne porte pas de maillot. Ses fesses sont remplies de sable. Ils sont seuls sur la plage désertée par les autres familles qui louent des maisons aux alentours. Elle a délaissé sa lecture pour mieux observer son manège.

Il se tient assez loin des vagues. Il marche le long de l'eau. Il fait quelques pas, s'accroupit, observe scrupuleusement le sable. Il prend quelque chose dans ses mains, se redresse, fait à nouveau quelques pas et poursuit patiemment le rituel qu'il a commencé depuis un bon moment.

Anna s'approche de lui, intriguée. Elle découvre alors qu'il transporte dans ses mains un minuscule escargot.

— Il a un long chemin à faire. Si je l'aide, il va être moins fatigué.

Anna ne peut s'en empêcher :

— Comment tu sais que c'est par là qu'il s'en va ? lui demande-t-elle en indiquant la direction que prend leur marche.

Le regard qu'il lui lance ! Un regard appuyé que toutes les mamans du monde reconnaissent. Des yeux perçants, qui crient haut et fort leur incompréhension des choses de la vie, leur incompétence devant les gestes de leurs propres enfants.

— Je le sais que c'est par là qu'il s'en va !

C'était dit avec assurance et détermination. Il n'y avait pas de doute possible.

Elle l'a suivi à distance, en silence. Son fils a poursuivi le sauvetage de l'escargot ce jour-là.

Aujourd'hui, Anna pense que c'est lui, maintenant, l'escargot. Il transporte tout son univers dans son sac à dos.

Y a-t-il quelqu'un qui l'accompagne dans sa
longue route? Qui facilite son parcours?

Est-ce qu'il sait seulement s'il prend la bonne
direction?

